

et sûrement pas une source de joie, ni un élan de prise de connaissance d'une chose digne d'être connue : la profondeur pressentie, inconnue, derrière la plate surface de tels "défauts" ou "travers" qu'on veut bien tolérer. . .

Qu'il s'agisse ici d'une acceptation joyeuse, créatrice, ne signifie nullement pour autant que cette acceptation soit totale, hier déjà j'ai constaté qu'il n'en était rien. Un lecteur attentif l'aura déjà constaté par lui-même plus d'une fois au cours de Récoltes et Semailles, comme il m'est arrivé de m'en rendre compte en passant, quand je me voyais confronté à nouveau à ce sempiternel mécanisme en moi de **rejet** de tout ce qui se présente sous une apparence déplaisante, chez autrui ou chez moi-même. (Mais quand il s'agit de soi-même, ce mécanisme le-plus souvent a comme effet de ne pas même prendre connaissance de la chose déplaisante en question. . .)

L'acceptation dont je parle prend racine dans un **intérêt** pour cette chose qu'on "accepte", chez soi-même ou chez autrui. Alors que l'acceptation est par elle-même une disposition intérieure de caractère typiquement "yin", cette connotation d' "intérêt" qu'elle prend chez moi est de nature "yang" - c'est le "yang dans le yin", dans la délicate dialectique chinoise de l'entrelacement à l'infini du yin et du yang. . . J'allais me hasarder à dire, un peu dans la foulée qu'il y avait une identité pure et simple entre l'acceptation (la vraie !) et cet intérêt, cette curiosité. Pourtant, en posant un peu sur la chose, je me rends compte qu'il y a bien aussi une autre façon d'accepter, de nature, elle, plus totalement yin que celle qui m'est surtout coutumière. C'est comme un **accueil** de la chose acceptée, et non un élan vers elle pour la sonder. (Cette nuance d'accueil m'apparaît du coup comme le "**yin** dans le yin", nous y voilà !) L'élan de l'intérêt, et l'attitude d'accueil, peuvent l'une comme l'autre former la note de fond de l'acceptation d'autrui ou de soi. La chose commune aux deux est la **sympathie**. C'est là aussi une des formes de l'amour. S'il y a quelque identité profonde à cerner ici, ce serait donc par la constatation que **l'acceptation est une forme de l'amour**. Amour de soi, amour de l'autre, l'un et l'autre indissolublement liés. . .

Sauf en de rares instants, mon intérêt est plus intensément impliqué quand il s'agit de ma propre personne, que de celle d'autrui. C'est cet intérêt passionné pour ma personne qui a animé les longues périodes de méditation, au cours de ces huit dernières années. Il est vrai que c'est bien la connaissance de soi qui est au coeur de la connaissance d'autrui et du monde, et non l'inverse - et je sens que c'est bien vers le coeur des choses, vers le plus essentiel, que m'a porté et me porte encore ma nouvelle passion, la méditation. L'intérêt pour autrui est apparu de façon plus parcellaire et plus réticente au cours de ces années, tout comme l'acceptation qui en découle. Une des façons dont elle s'est manifestée concrètement, c'est par une propension moins grande à parler quand je suis en compagnie, et par une attitude d'écoute. La plus grande partie de ma vie, cette capacité d'écoute m'avait presque entièrement fait défaut. Encore après le grand tournant des retrouvailles, il m'a fallu constater bien souvent encore que j'avais parlé à contre temps, faute d'écoute et de discernement, avant que cette propension invétérée commence à me passer. Si elle est devenue beaucoup moins envahissante, et qu'elle a même quasiment disparue, ce n'est nullement comme résultat de quelque-discipline que je me serais imposée (style : tu n'ouvriras le bec que si. . .). C'est simplement parce que l'envie m'a passé de parler, en des moments où je sens bien que c'est inutile, que cela n'apporte rien à autrui ni à moi - rien du moins qui ait une valeur à mes yeux. Si à présent j'arrive souvent à sentir de telles choses, c'est sans doute que je suis devenu plus attentif. Cela aussi n'est pas venu comme fruit d'une discipline ("tu vas faire gaffe d'ouvrir grandes tes oreilles quand. . ."), mais je ne saurais dire comment. En tous cas, je m'en sens mieux, la vie est d'autant plus intéressante (et surtout moins bruyante !). Et les autres aussi s'en sentent mieux. . .

Je crois que j'ai commencé à vraiment moins parler, à partir du moment où a disparu (autant dire) cette